

## Sélection par les mathématiques et qualité du français\*

Pierre COHEN-BACRIE

Professeur de philosophie, Cégep Montmorency

«Comment s'étonner, puisque les cours de français offrent si peu de défis intellectuels, que la plupart des étudiants les plus exigeants s'en aillent en sciences...?»

...les matières du programme scolaire de 4<sup>e</sup> secondaire et de 5<sup>e</sup> secondaire (...) ne présentent pas toutes le même niveau de difficulté.

Prenons le cas des mathématiques: il n'existe pas moins de trois cours différents de mathématiques correspondant à l'évidence à trois niveaux de difficulté, à trois gradations dans la formation ou dans le type de défi qu'aura à relever l'élève. Un cours «léger» où il est davantage question d'assurance automobile et de budget personnel que de calcul différentiel et intégral, un cours «moyen» où figurent des notions abstraites demandant un sérieux effort de raisonnement, et un cours «approfondi» offrant des défis supplémentaires et une formation accrue aux élèves qui ont des capacités estimées supérieures. Fort bien; il ne fait donc aucun doute que l'élève qui aura voulu s'efforcer dans le domaine des mathématiques aura rencontré dans nos écoles secondaires des défis à sa mesure et aura pu, s'il persévère, acquérir une formation intellectuelle d'abstraction et de raisonnement, un esprit d'analyse et de synthèse qui lui permettront, s'il réussit ses examens, d'envisager avec confiance des études supérieures... en sciences.

Ces étudiants qui s'inscrivent pour la plupart en sciences pures au collégial seront en général de «bons éléments» qui, d'ailleurs, auront plutôt moins de difficulté à s'exprimer correctement par écrit en français, même s'ils ne valorisent pas la lecture de textes et d'écriture; bref une «élite». Mais tel ne sera pas le cas des étudiants en concentration «arts et lettres» ou «études humaines»; on remarquera chez ces étudiants une qualité du français plus souvent douteuse et surtout un manque, généralement flagrant, d'esprit d'analyse et de synthèse, de

rigueur intellectuelle et, pour tout dire, d'habitude du travail intellectuel.

La thèse que je propose est que la piètre qualité du français écrit n'est, la plupart du temps, qu'un épiphénomène d'une déficience au niveau de la maîtrise de la pensée formelle, s'il est vrai qu'une attention soutenue à la syntaxe, à l'orthographe et au vocabulaire n'est possible valablement que dans le cadre d'un effort personnel de production d'une pensée cohérente et organisée. Je prétends de plus que, quoi qu'il en soit du lien intrinsèque de la qualité du français écrit et des capacités de raisonnement, il devrait exister une liaison au moins extrinsèque entre les deux. En effet des cours de français proposant des analyses de textes, un effort de critique, de synthèse et de production d'une pensée personnelle réfléchie, informée et organisée devraient exister au moins au niveau des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années du secondaire.

Car tel est le véritable scandale de notre enseignement secondaire: la sélection, c'est-à-dire dans sa phase première les défis intellectuels proposés aux élèves, ne s'opère qu'en sciences et pas du tout en français.

Pas du tout, puisque, si l'on suit notre raisonnement - mises à part les options théâtre ou créativité - il n'y a qu'un cours de français (que je qualifierais d'«allégé-passable-et-pas-même-moyen») au lieu de trois niveaux en mathématiques et de deux en physique. Donc, si ce cours, où il s'agit de discuter une publicité ou d'«écouter ou lire» (sic) un poème, répond aux besoins de certains élèves, il ne peut qu'en frustrer d'autres.

Quoi? Il n'y a pas au programme un cours de français «moyen» ou

«approfondi» qui permettrait d'analyser de grands textes de la littérature mondiale, d'y réfléchir, de produire des commentaires? Comment s'étonner alors, puisque les cours de français offrent si peu de défis intellectuels, que la plupart des étudiants les plus exigeants s'en aillent en sciences... et que le mépris des matières littéraires, des sciences humaines (et, plus tard, de la philosophie) s'installe progressivement?

La sélection, à la fin du secondaire (et, plus tard, au collège) est donc truquée puisque la formation en sciences permet à certains de développer davantage leurs capacités de raisonnement et de travail intellectuel, tandis que la formation en français correspond davantage à une formation minimale sur le plan intellectuel.

On comprend que notre société a dû rompre avec le latinisme des études classiques pour propulser une génération de techniciens supérieurs, d'ingénieurs et de gestionnaires dans un monde où la science et la technique sont valorisées. Nous permettra-t-on de plaider, humblement, non pas pour abandonner cette tendance à la valorisation des sciences, mais pour offrir aux élèves que la froideur des mathématiques rebute une formation approfondie en français et en études humaines offrant des défis égaux sur le plan du travail intellectuel? (...) ■

\*Lettre ouverte au ministre de l'Éducation sur l'amélioration de la qualité du français à l'école secondaire, Tiré de *Cégeprop* Novembre 1987, no 109. Ce texte étant composé d'extraits d'un article plus long, quelques petites retouches ont été apportées au texte original. (NDLR)